

## INTRODUCTION à *La Grive et le rossignol*

Le débat devint l'un des genres caractéristiques du Moyen Age en prolongement de la poésie pastorale latine comme celle de Théocrite ou de Virgile (3<sup>e</sup> *Bucolique*) et leurs concours (qui concernent souvent le chant) entre bergers. La renaissance carolingienne apprécia beaucoup ce genre et les intellectuels composèrent de nombreuses « disputes » en latin comme, par exemple, le *Conflictus Veris et Hiemis* de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle qui oppose printemps et hiver et qui est habituellement attribué à Alcuin. La poésie vieil-anglaise a utilisé la forme du débat et il nous est parvenu les poèmes *Soul & Body* du Vercelli Book ou du Livre d'Exeter du Xe siècle. Citons aussi le *Colloquium* d'Aelfric (955 ?-1020 ?), dialogue entre un maître d'école et ses élèves conçu pour servir d'exercice de conversation latine. La mode des débats connut un nouvel élan avec l'apparition et le développement des universités. Tout l'enseignement médiéval était fondé sur la méthode des questions/réponses. Le *Sic et Non* de Pierre Abélard (1079-1142) qui montrait comment concilier les autorités ecclésiastiques divergentes lança ainsi la mode des *disputationes* universitaires. La dialectique - ou art de raisonnement – recouvre à peu près le même domaine que la logique mais suppose, en plus la discussion, l'échange, la dispute.

Le manuscrit Auchinleck comporte un autre débat : celui qui oppose l'âme et le corps dans *þe desputisoun bitven þe bodi and þe soule*. *The Owl and the Nightingale* est le plus ancien débat en moyen anglais (composé entre la mort d'Henry II [1189] et l'accession au trône d'Henry III [1216]). Ce poème, beaucoup plus long que celui de *The Thrush and the Nightingale* (1794 octosyllabes contre 32 strophes de 6 vers (= 192 vers) pour la version la plus complète), met aussi face à face deux oiseaux et aborde à partir du vers 1331 la question des femmes et de l'amour. Dans notre poème, plus tardif, la grive et le rossignol discutent des mérites et des défauts des femmes.

Parlant du XI<sup>e</sup> siècle, Georges Duby a écrit que « dans la symbolique du péché se réunissent deux natures perverses, celle de la femme et celle de l'animal. En un temps où se développe l'exhortation à la chasteté, dont on fait la grande vertu de l'homme de Dieu et que l'on propose comme l'une des voies majeures de la pénitence salvatrice, Eve tend en effet à se confondre avec le serpent qui l'a tentée » (G. Duby, *Le Moyen Age, adolescence de la chrétienté occidentale 980-1140*, Genève : Editions d'Art Albert Skira, 1967, rééd. 1984, p. 64). La grive de notre poème adopte une position antiféministe très stricte insistant sur l'apparence trompeuse, hypocrite, voire satanique des femmes. A la même époque, *Ancrene Riwe* (*Le Guide des recluses*) ou *Hali Meidenhad* (*Virginité sacrée*) condamnent, pour des raisons différentes, le mariage et celles qui s'adonnent au jeu de la séduction. *Le Guide des recluses* est une règle de vie écrite pour trois sœurs qui souhaitent renoncer au monde et vivre cloîtrées auprès d'une église. L'auteur montre une grande considération pour ces trois nobles dames. Il n'en contient pas pour autant une véritable mise en garde contre les faiblesses humaines pour tout ce qui touche à l'amour. Eve fut la première trompée par ses sens (« Cette pomme, chères sœurs, symbolise, tout ce qui aiguise les désirs coupables et la délectation dans le péché. Lorsque vous regardez un homme, vous êtes dans la position d'Eve »). *Virginité sacrée* exalte la virginité non point pour conseiller la vie ascétique et mystique mais pour condamner, sur un ton plutôt acerbe, le mariage et ses difficultés. Tout sentiment devient sensualité brutale, penchant effréné pour la luxure (« Chaque désir charnel et appétence luxurieuse qui surgit en toi est une flèche du démon mais il ne blesse que ceux qui s'attachent à lui »). A l'opposé de cette conception, la *fin'amor* des poètes lyriques et romanciers des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles présente une image sublimée de la femme dont les mérites, la noblesse et la beauté sont célébrés. La dame allie perfection morale et beauté physique : le Bien et le Beau sont alors synonymes.

Ni l'une ni l'autre de ces deux conceptions excessives ne reflète la réalité. Mais elles permettent de mettre en scène nos deux oiseaux et de les opposer à tout point de vue. La grive est un mâle (c'est un *þrostel cok*), le rossignol est désigné sous le pronom féminin *hoe* dans la version du Ms Digby 86. De façon amusante le texte du manuscrit Digby s'ouvre en français par « Ci comence le cuntent parentre la Mauuis et la Russinole » utilisant, par conséquent, deux articles féminins (alors que les dictionnaires d'ancien français donnent tous le genre masculin pour *mauvis*, masculin pour *ross(e)ignol* et féminin pour *rosseignole* – femelle du rossignol) mais le français

moderne m'oblige à utiliser le genre grammatical masculin pour les deux oiseaux. Le rossignol se présente comme raffiné, hôte légitime du verger et du jardin alors que la grive ne mérite que de retourner dans les champs. Dans la conception médiévale, le jardin est « le lieu privilégié où se tissent les liens d'amour mais c'est aussi un endroit propice à la création artistique où le poète, retiré du monde, se consacre tout entier à la composition. (...) La présence de la fontaine rend encore plus tangible la capacité du jardin à constituer pour l'être humain un lieu protecteur où il peut préserver la paix de son âme, épanouir sa créativité et maintenir sa santé » (Marie-Thérèse Gousset, *Eden. Le jardin médiéval à travers l'enluminure, XIIIe –XIVe siècle*, Paris : Albin Michel, 2001, p. 16 et p. 30). Ce lieu civilisé, dessiné, ordonné par l'homme est un territoire frontière entre le monde de la nature et celui de la culture. Il s'oppose aux champs ou à la forêt sauvage pleine de dangers et de pièges – où la grive est envoyée après avoir été vaincue.

La grive reprend les arguments des antiféministes et affirme que bien que belles, les femmes sont toutes déloyales et perfides tandis que le rossignol se fait le chantre de l'amour et prend la défense des jeunes filles et des épouses. Pour gagner la partie, la grive fait appel à des autorités et à l'Histoire : elle cite ainsi Alexandre le Grand, l'empereur Constantin, Sire Gauvain et la Bible (Adam et Samson). Le rossignol se contente de généralités sur l'amour courtois et la douceur des femmes. La grive est d'ailleurs prise en flagrant délit d'hypocrisie lorsqu'elle souligne qu'elle a obtenu toutes les faveurs espérées dans les chambres des dames : « elles se laissent aller au péché, en cachette, / contre une petite récompense ». C'est la grive qui introduit la religion en faisant référence à « Adam », « Jésus-Christ » au « Livre Saint » et au « Paradis ». Ceci permet au rossignol de sortir sa touche décisive : la mention de la Vierge Marie. Les poèmes religieux du XIIIe siècle anglais témoignent de l'intérêt porté alors à Marie. Les très beaux poèmes lyriques du manuscrit Harley 2253, par exemple, chantent le Christ et sa mère. Marie y est une figure rayonnante, aimante, une seconde Eve venue réparer les erreurs de la première. Cette idée dérive probablement de l'épître aux Romains 5 :12-21 dans laquelle il est dit que Jésus « répare la faute d'Adam ». Le jeu de miroir Ave / Eva explique aussi l'usage abondant de l'anagramme. Dans tous ces poèmes, Marie est décrite comme une jeune fille douce, pure et très belle. Les images et métaphores sont celles de la poésie amoureuse profane : dans les poèmes chantant la Nativité, Marie est associée au printemps, au renouveau, elle est comparée à des fleurs (une rose sans épine), à la rosée que le soleil ne parvient pas à sécher. Dans les poèmes d'adoration, on retrouve cette interdépendance entre le religieux et le profane : les poètes se disent esclaves de Marie en parlant d'elle comme de leur bien aimée. Le recours à Marie permet à notre rossignol de l'emporter et d'énoncer le verdict : la grive sera chassée du bosquet. Michael Swanton (*English Literature before Chaucer*, Londres : Longman, 1987, p. 261) rappelle que le rossignol symbolisait à l'époque l'adorateur du Christ : l'hymne *Philomena* composé par le Franciscain et Archevêque de Canterbury, John Peckham, représente l'âme sous les traits d'un rossignol qui chante la Passion du Christ, se consume d'amour pour le Seigneur et meurt, à l'aube, le cœur brisé.

Notre poème se trouve dans deux manuscrits : le premier, conservé à la Bodleian Library d'Oxford – Ms Digny 86 – date de la fin du XIIIe siècle et le poème comporte 192 vers. Le second, celui d'Auchinleck ne propose plus que 74 vers suite à la perte de 5 feuilles. Ces 74 vers ne concordent pas exactement avec la version du Ms Digby qui n'est donc pas la source de notre texte. Le poème est divisé en strophes de six vers qui riment aabccb.

M.-F. Alamichel  
Université Paris Est Marne-la-Vallée